

LANGUE, PAROLE PSYCHANALYTIQUE ET ABSENCE

André Green

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2007/5 - Vol. 71
pages 1461 à 1471**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1461.htm>

Pour citer cet article :

Green André, « Langue, parole psychanalytique et absence »,
Revue française de psychanalyse, 2007/5 Vol. 71, p. 1461-1471. DOI : 10.3917/rfp.715.1461

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

III — Le langage en psychanalyse et hors psychanalyse

Langue, parole psychanalytique et absence

André GREEN

« Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. »¹ Si je n'avais lu ces fortes paroles de J. Lacan en 1953, me serais-je jamais intéressé aux relations de la psychanalyse et du langage ? Mais si aujourd'hui je les replace dans leur contexte – le Rapport, dit de Rome –, je me dis que ce texte n'est certes pas le moyen de voir plus clair sur la question.

Il fallait s'interroger dès les années 1950 : d'où nous venait cette nouvelle que l'inconscient était structuré comme un langage, plus de cinquante ans après la découverte de la psychanalyse ? Depuis, je n'ai cessé de me le demander, disons, *grosso modo*, de 1960 à aujourd'hui. Cela m'a obligé à découvrir à mon tour l'œuvre de géant de Saussure, à explorer le champ linguistique jusqu'à Culioli et Meschonnic, et à me demander ce que nous psychanalystes avons à faire de tout cela, pour conclure enfin que l'aphorisme lacanien était plus que discutable et que la référence à trouver en linguistique pour tenter de jeter un pont avec la psychanalyse échappait aux théorisations passées et était encore à venir.

Mon attirance et ma réticence envers les idées de Lacan datent du Rapport de Rome (1953). Que Lacan fût tenté par ce que j'ignorais encore relever du pôle logico-grammatical me paraît rétrospectivement une évidence. Son rattachement au structuralisme, même avec des nuances qui distinguent sa position de celles des autres, s'efforçait bien de rejoindre la polarité logico-grammaticale (d'où son intérêt, ensuite déçu, pour Chomsky). Sa considération du seul signifiant, ses indications dépourvues de la moindre ambiguïté sur la mise à l'écart de l'affect, sa référence insistante en faveur de la combinatoire sont autant de témoignages de cette affirmation. Je reviendrai sur cette bipolarité (avec le pôle rhétorico-herméneutique).

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 247 (1^{re} publication, 1953).

Et pourtant, il y a aussi un autre Lacan, celui qui écrit : « Car la fonction du langage n'[y] est pas d'informer, mais d'évoquer. »¹ À telle enseigne qu'on pourrait se demander si la règle de libre association n'a pas pour but essentiel de mettre en branle par l'artifice de la méthode cette fonction d'évocation qui est bien d'un ordre émotionnel – la première des six fonctions du langage définies par Jakobson.

Évocation suggérée aussi par Danon-Boileau à partir de « La Chèvre de M. Seguin » : « Le vent fraîchit, la montagne devient violette. C'est le soir. » La fraîcheur du vent, la teinte violette de la montagne sont les indices de l'heure : le soir qui tombe, annonciateur de la nuit, propice à la chasse du loup qui voit sans être vu et attaque, en toute sécurité pour lui, l'imprudente chèvre de M. Seguin. C'est aussi la fin de la journée, la fin de l'aventure de l'innocente bête qui n'aura goûté à la liberté que l'espace d'un jour. Donc, évocation d'une scène primitive nocturne à venir. Voilà pourquoi les enfants à qui l'on raconte l'histoire avant qu'ils ne s'endorment ont peur de la nuit et du loup.

Une telle évocation nous rattache au côté rhétorico-herméneutique. Non qu'il s'agisse de contester l'ordre logico-grammatical. D'emblée s'imposent avec les polarités logico-grammaticale et rhétorico-herméneutique des *niveaux de fonctionnement*. Tous les niveaux de fonctionnement peuvent être présents dans une interprétation. Reste que celui qui mobilise l'attention du psychanalyste *d'emblée* est bien le niveau rhétorico-herméneutique. « Qu'est-ce qu'il dit ? Quel en est le sens ? » Comme le dit L. Danon-Boileau : « À l'écoute de tels patients, on se dit parfois : “Je comprends bien ce qu'il me dit, mais je ne comprends pas ce qu'il veut dire, ni pourquoi il me le dit” » (p. 24).

Fait nouveau : le psychanalyste chargé du rapport sur la force du langage est membre de la Société de linguistique. Sa compétence mérite d'être soulignée car elle est sans précédent. De ce travail, je voudrais dire qu'il suscite mon accord². Une remarque cependant : force et sens ne s'opposent que schématis-

1. *Ibid.*, p. 299.

2. Mes réserves sur les idées de Danon-Boileau portent surtout sur les cas d'enfants rapportés, qui me semblent simplifier les problèmes.

PS. — Lors de la présentation orale de son rapport, L. Danon-Boileau exprime son désaccord avec deux de mes idées concernant l'hétérogénéité du signifiant et la décharge interne de l'affect. Voici ma réponse :

Sur l'hétérogénéité du signifiant, je voudrais dire que je comprends la réserve de Danon-Boileau. La formule présentée par moi en réponse aux idées de J. Lacan en 1970-1973 se réfère non à l'usage linguistique du concept de signifiant mais à son application assez lâche et très répandue en psychanalyse dans les années marquées par une influence structuraliste. C'est sans doute parce que j'ai moi-même cédé dans un premier temps à cette extension abusive que je me suis élevé plus tard contre cette généralisation du signifiant pour contester l'usage qui en avait été fait en dehors de la linguistique. C'est en effet dans la mesure où j'opposais l'homogénéité du signifiant en linguistique que je soulignais l'importance de son hétérogénéité (au-delà du langage) dans la théorie psychanalytique. En effet, non seulement la représentation de mot dans l'œuvre freudienne n'est en rien spécifique de l'inconscient, mais encore la référence à la repré-

quement. En fait, il faudrait dire que le sens est accompli avec plus ou moins de force. Plus la force est grande, plus elle restreint les ouvertures du sens. Le privilège du mot « entendu » tient à ce qu'il est préalable à l'interpréter pour comprendre. La part de l'image motrice reste grande dans le schéma de la remémoration ou la répétition.

Ce qui est le propre de la parole psychanalytique, c'est qu'elle est le produit de l'association libre. Ce sont donc les renvois des énoncés les uns aux autres qui ouvrent la voie de l'interprétation. L'association libre introduit la rupture de continuité logique entre les énoncés et ouvre sur une autre continuité inapparente forgée dans la liberté discursive. Qui plus est, cette nouvelle continuité ne connaît aucune règle d'unification. Parfois un énoncé s'associe avec un mot – ou un affect, voire un phonème. Parfois il associe avec une suite de pensées qui se trouvent relayées par un souvenir, récent ou ancien, et qui, rapportées à la même séance ou à une séance antérieure, font se résonner entre eux des fragments de discours.

Ce serait évidemment une erreur de croire que l'interprétation ne se réfère qu'aux éléments langagiers. Depuis toujours, le problème du langage est de se faire « l'écho d'autre chose ». Soit, mais quelle est cette autre chose ? C'est ici que se nouent pour un psychanalyste les rapports du langagier avec le pulsionnel. En dehors de Freud, tous ont cherché ce rapport du langage à ce qui n'est pas lui, sans atteindre le niveau qu'il a découvert.

Pendant longtemps, on a cru que le langage parlait du monde et s'efforçait de le comprendre. Mais avec quoi parlait-il ? Sûrement pas avec des mots seulement, mais avec des mots investis d'affect, sous-tendus par des représentations pulsionnelles, dynamisés par les motions qui l'animent. Lacan, qui n'a pas su le voir, était aveuglé par sa passion scientifiante qui aurait voulu englober l'Inconscient.

Nous avons vécu, dans les années du structuralisme, une tentation illusoire d'impérialisme *scientifique* (avec sa science pilote, la linguistique). Aujourd'hui, si la science a changé de visage, elle continue de soutenir ces prétentions réduc-

sentation de chose (par définition polymorphe) marque selon Freud la texture des processus inconscients. C'est pourquoi j'ai utilisé l'expression d' « hétérogénéité du signifiant ».

Danon-Boileau ne partage pas cette idée mais comment comprendre qu'il se rallie à l'expression de l'hétérogénéité de la signifiante ? Une signifiante hors signifiant, c'est ce que peut-être Danon-Boileau veut dire, sous-estimant le fait que la signifiante dérive du signifiant plus que de la signification.

Le deuxième point de nos controverses concerne sa contestation du fait que la décharge motrice est orientée vers l'intérieur du corps et de souligner les effets visiblement externes de celle-ci. Je répondrai à cette observation que le mode d'extension spécifique à l'affect est la diffusion. Je précise que pour moi, la diffusion est d'abord dirigée vers l'intérieur du corps – c'est le cas de tous les affects modérés –, mais, si l'intensité s'accroît, alors la sphère externe est envahie. En d'autres termes, je suis saisi, sans manifestation visible, par un affect de quantité modérée, mais, si celui-ci s'accroît, je ne puis éviter que les manifestations corporelles qui l'accompagnent soient visibles et affectent le comportement tout entier.

trices à partir d'autres disciplines. Nous y reviendrons. Mais que dire du passé ? Les Mayas du Yucatan ont possédé une telle maîtrise du calcul qu'ils sont parvenus à des chiffres d'une précision stupéfiante dans les calculs astronomiques, prévoyant avec succès 32 éclipses. Une telle virtuosité scientifique inspire le respect. Mais est-ce cela qui nous intéresse, nous autres psychanalystes, ou plutôt le rapport que nous devons tenter de penser entre de telles performances calculatrices et, disons, les dieux, les sacrifices humains, la mythologie de ce Mexique préhispanique ?

Les Grecs ont poussé l'art de la géométrie (« Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », Platon) à un degré d'avancement remarquable. Mais, ici encore, quel rapport entre Euclide et son théorème et Eschyle avec son *Orestie* ? L'*Orestie* continue de nous parler de nous, alors que la géométrie euclidienne n'est qu'un moment de l'histoire de la géométrie. Nous restons pleins d'admiration à l'égard de Newton, mais qui se soucie de la malle où il a accumulé ses notations adjacentes sur les sujets les plus divers, aujourd'hui considérées comme délirantes ? Les délires de Newton nous intriguent aujourd'hui autant que la gravitation universelle. Ces remarques autorisent à revendiquer le droit, lorsqu'il s'agit du psychisme humain, d'espérer en d'autres disciplines, dont la psychanalyse pourrait faire partie.

*
* *

Un exemple clinique pour fixer les idées : N. travaille dans une institution pour enfants caractériels. Elle commence la séance en me disant qu'il y a eu un viol dans son institution. Elle ajoute que les choses ont changé. Autrefois, me dit-elle, on aurait mis à la porte le violeur sans délai et sans vouloir rien entendre. Alors qu'aujourd'hui on examine la situation, on n'interroge pas seulement le violé mais aussi le violeur, et l'on cherche à comprendre.

L'écouter depuis un moment, je me décide à intervenir et je lui dis que cette histoire de viol lui a peut-être fait penser aux relations sexuelles de ses parents dont elle m'a entretenu de nombreuses fois. « Vous voulez dire la sodomie ? », me dit-elle. « Chez eux je dirais même que c'était de l'exhibitionnisme, des cris, des hurlements, une agitation sans fin. »

Il faut dire que cette patiente était convaincue que son père violentait sa mère la nuit, au point qu'elle prenait soin tous les soirs de vider le chargeur de son revolver, destiné à le protéger d'éventuelles agressions nocturnes et rangé dans la table de nuit. Je la laisse donc sur ces rapprochements non formulés et je prends congé d'elle. À la séance suivante, elle manque sans prévenir. À celle d'après, elle se manifeste. « M. Green, je ne sais pas ce qui s'est passé après la dernière séance. Cela fait deux mois que je ne buvais plus. Après la séance, j'ai

vidé une bouteille et demie de champagne. C'est hallucinant. » Et elle répète : « C'est hallucinant. » Je lui dis : « Oui, cette évocation des rapports sexuels de vos parents, cela a été pour vous comme une hallucination qui vous a poussée à boire. »

Je suis convaincu qu'à côté de l'évocation du souvenir se déroulait une scène hallucinatoire dans laquelle elle était prise. Sa compulsion à boire était destinée à retrouver l'état d'excitation sexuelle en rapport avec le souvenir, afin de revivre dans son corps ce qui apparemment était seulement dans son intellect, soit encore à revivre sous une forme corporelle ce qui n'était jusque-là qu'évoqué par les mots. L'ivresse venant prendre ici le relais des scènes verbalisées. Les opérations linguistiques ne donnaient qu'un contenu associé à une reconnaissance affective apparemment maîtrisée, laquelle réveillait néanmoins le besoin d'une excitation corporelle immaîtrisable.

Quelque temps après, la patiente cessait complètement de boire. Mais, deux ans plus tard, elle fit un cauchemar incompréhensible que je n'eus pas de mal à interpréter comme relatif aux mêmes scènes. Mais, cette fois, le sentiment d'étrangeté fut trop envahissant. Elle ne put supporter ni de comprendre de quoi il était question derrière les images du cauchemar, ni d'admettre cette réalité psychique toujours active dans sa psyché. L'analyse fut comme paralysée par une sidération de son fonctionnement mental, jusqu'à ce qu'elle répète avec moi le comportement qu'elle eut plus de quinze ans auparavant avec son analyste précédent. Elle cessa de venir à ses séances, se rendant par ailleurs injoignable, en ne donnant aucune explication pour sa rupture. J'avoue que j'avais caressé l'illusion de me trouver, moi, à l'abri d'une telle répétition, le transfert me paraissant suffisamment assuré et ayant résisté par le passé à d'autres tentations de rupture.

* * *

Interpréter va de pair avec perlaborer qui exige que l'on remette cent fois sur le métier le même matériel. Langage et interprétation, soit. Mais surtout, comme dit Freud, *durcharbeiten*, « perlaborer ». Le discours psychanalytique prend la forme d'un texte mais il est surtout fugue, leitmotiv, ostinato. Autrement dit, cette notation musicale est référence au temps, à la répétition, au rythme, à l'énergie, corollaires du mouvement.

Dans le matériel d'une séance, on peut retenir trois composantes fondamentales. La première est celle du langage, c'est-à-dire la verbalisation. S'y associe la pensée. Ainsi, dire : « C'est hallucinant » n'est pas qu'une manière de dire. Cela fait supposer qu'est mis en branle un processus hallucinatoire qui n'est pas saturé par le recours aux images. La deuxième se réfère à l'affect et, par extension, aux éventuelles sensations, somatisations, mettant en jeu plus

directement le corps (« traversé par le signifiant », dit Lacan, donc à distinguer du soma). La troisième et dernière fait intervenir la force qui met la communication plus directement en rapport avec la quantité, soit encore le point de vue économique, qui prend racine dans la motion pulsionnelle et entretient la compulsion de répétition pour suspendre la perlaboration.

Avec le mot et l'image, l'affect et le corps, la force et l'acte se partagent le champ du matériel. On peut soutenir que les deux niveaux, qui ne sont pas traités par la mise en mots, résultent d'une impossibilité à inscrire les significations par les voies du langage, qu'il s'agisse de la figurabilité ou de la motion pulsionnelle. Il y aurait donc, outre le traitement linguistique, un reste qui serait laissé à la disposition de l'image, de l'affect, de la motion. Il y a donc plus d'une manière de signifier, plus ou moins énergétiquement chargée, à interpréter dans sa spécificité. Ainsi, dire : « C'est hallucinant », suggère le passage à l'hallucinatoire. Cela suppose qu'est mis en branle un mécanisme qui ne se donne pas comme directement hallucinatoire mais qui annonce le chemin pris vers lui. Cependant, lorsque le relais est pris plus tard par l'hallucination du cauchemar, celle-ci se charge d'une telle réalité étrange et néanmoins en rapport avec le passé qu'elle répète et rend méconnaissable, que seule la fuite est possible, tant ce registre est chargé par la série pulsion-compulsion-impulsion. On comprend, dans ces conditions, que l'intelligibilité de l'interprétation puisse se heurter à des obstacles parfois insurmontables.

Culioli a écrit que la compréhension est un cas particulier du malentendu. « L'activité de langage est signifiante dans la mesure où un énonciateur produit des formes pour qu'elles soient reconnues par un co-énonciateur comme étant produites pour être reconnues comme interprétables. »¹

« Interprétables » : c'est ici tout le problème. Quelle est la grille d'interprétation de l'analyste ? Celle qui met en jeu le désir, la motion pulsionnelle ? Il est clair qu'elles sont différentes. Mais je le répète : ce que Freud introduit de nouveau dans la théorie, ce n'est ni le signifiant ni le désir ; c'est la pulsion qu'il identifie de très près avec la motion pulsionnelle, qui se diffracte en diverses composantes, dont la plus intellectuelle est la verbalisation.

À la base du psychisme, prime le mouvement (motion), la pulsion (but, objet, source, poussée) qui permet et anime la verbalisation. C'est de cette manière que se comprend la définition de la langue comme activité mue de l'intérieur (Culioli). C'est cela qui soutient la démarche interprétative.

Dans le pôle rhétorique-herméneutique, la position référentielle de la motion pulsionnelle s'applique au discours psychanalytique, lui-même porté par le mouvement de la parole, qui ne saurait être interrompu que par l'inter-

1. A. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1, Paris, Ophrys, p. 39.

prétation qui lui donne un autre sens et en dévie le cours. Aussi est-il important de relier le centre du discours à son entour. Mais rien ici qui ne permette l'arrêt sur image et le découpage, fût-il analytique.

*
* *

La réfutation de certaines positions idéologiques à prétentions dominantes est un des objets actuels du débat. La position à laquelle je me range est celle du sémioticien François Rastier. Je voudrais rappeler ce qui m'a paru important dans les idées qu'il défend. Dans un article récent, « De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique »¹ qui est une véritable somme, F. Rastier rappelle que, depuis la Renaissance, les réflexions sur les origines du langage n'ont fait que croître.

Rien de nouveau, donc, sous le soleil. F. Rastier montre que les théories de l'origine ne font aucune place à l'histoire des langues. Arrive aujourd'hui la *paléontologie linguistique* (Pictet). Un darwinisme linguistique voit le jour. L'empreinte des sciences de la vie marque la pensée. Typologie des langues et typologie des races sont mises en correspondance (appui sur les thèses de Haeckel). Depuis la seconde moitié du xx^e siècle, la réduction néodarwinienne s'étend (recherche d'une linguistique universelle biologiquement étayée). L'ADN voit naître le parallèle entre code génétique et langage (R. Jakobson), reliés par un isomorphisme (Marr). Le génome, dit Rastier, a pris la place de la Providence. L'idée du langage comme faculté (narrative) est répandue. On transpose des facultés psychiques en facultés organiques (Gall, Fodor) ; la faculté de langage résulterait de l'évolution biologique. On attribue au langage un « avantage adaptatif », c'est-à-dire en fait au succès reproductif. Ce qui ne peut être ni démontré ni infirmé. La réduction du linguistique au biologique s'effectue au moyen d'une Grammaire universelle partie du patrimoine génétique s'incarnant dans un *organe*. Désormais, on parlera du gène du langage (FOXP2, sur chromosome 7). On cherche l'origine de l'organe du langage.

De même l'étude du cerveau et de la théorie de l'évolution ouvre au darwinisme de nouveaux champs d'exploration. Viennent s'y ancrer la problématique des fondements biologiques du langage : la biologie, la paléo-anthropologie, l'éthologie, la neurolinguistique prétendent avoir leur mot à dire. De nouvelles hypothèses, « constructions par juxtaposition », postulent des rapprochements entre mosaïque « génétique » et mosaïque « syntaxique ».

À l'opposé de cette inspiration, Rastier écrit : « Il se pourrait bien que le langage humain soit issu de la rencontre contingente d'un appareil phonatoire

1. F. Rastier, *Marges linguistiques*, mai 2006, p. 297-326. Toutes les références qui suivent se trouvent dans bibliographie de cet article.

(assez ordinaire chez les primates), d'un cortex préfrontal exceptionnellement développé et *capable d'imaginer des objets en leur absence*, enfin d'interactions sociales complexes. »¹

Le théoricien de l'origine du langage est souvent aussi théoricien de la langue universelle à venir. L'archaïsme et le futurisme sortent tous deux de l'histoire et entrent dans le mythe. Ces idées résultent du programme de naturalisation *uchronique*. Or la linguistique a pour objet *les langues dans leur diversité*, le langage est une abstraction philosophique.

F. Rastier fait observer que rien ne distingue un langage animal du protolangage (chez le bonobo). Cette opinion reflète l'idée de l'origine d'une langue lexicale précédant la langue syntaxique (Chomsky), ce que rien ne permet d'affirmer. Ces thèses sont réfutées par Rastier en dépit des prises de position emphatiques de Steven Pinker (« A linguistic Big Bang »). Le *langage Tarzan* ou protolangage ressemble au *petit nègre*.

Gottfried Benn écrit : « Autrefois l'interprétation de l'histoire [de l'homme] était le progrès dans un sens civilisateur, aujourd'hui elle est la liaison avec l'antérieure comme continuité mythique et raciale. »²

La « *nouvelle synthèse* » réunit linguistique, génétique des populations et archéologie, et se veut le nouvel axe de la théorie.

La typologie linguistique (Greenberg-Ruhlen) réduit le nombre des familles (19 à 12). Des corrélations sont établies en accord avec Cavalli-Sforza (corrélations linguistique et génétique des populations). Cependant « ... des corrélations locales entre types linguistiques et types génétiques ne permettent pas par elles-mêmes d'établir une détermination du génétique au linguistique ».

Car le langage est un *phénomène social*. Celui-ci existe depuis le premier jour même où une société a parlé (Saussure³). Selon Rastier : « Si le langage est un moment de l'évolution, les langues n'en sont pas moins des créations historiques. »⁴ Ce sont des créations culturelles. La langue n'est pas dans le cerveau (Auroux). Son organe est la société. Parenté et alliance sont nos premiers parents.

« Le cognitivisme a maintenu, voire renforcé l'opposition entre interne et externe pour privilégier l'interne – en fait, le niveau neuronal – en reconnaissant, sans plus, qu'il s'adapte à l'externe qui serait le social (Changeux, 2000, justifiant ainsi la plasticité organique du cerveau). »⁵

1. F. Rastier, *op. cit.*, p. 300 (je souligne).

2. In F. Rastier, *op. cit.*, p. 303.

3. F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 163, cité par Rastier.

4. F. Rastier, *op. cit.*, p. 305.

5. *Ibid.*, p. 306.

Dans la position opposée au cognitivisme néodarwinien, le « langage » n'a plus le privilège absolu sur les langues. « S'il existe une philosophie du langage, il n'existe pas de philosophie des langues. »¹

Actuellement, il s'agit d'interroger les manières dont les langues modernes sont le reflet de ce qui a existé d'abord, puis évolué, et aussi de savoir comment le langage a évolué et ce qui a évolué exactement. De même, on étudie précisément l'ontogenèse du langage (B. de Boysson-Bardies).

Autre question, celle – peut-être mythique – de l'origine des langues. Question reprise par l'interrogation plus vaste sur les modalités et les raisons de la naissance et de la mort des langues. Car, rappelons-le, nous ne connaissons que *des* langues. Comment classer les langues et, problème capital, qu'en est-il d'une corrélation possible entre évolution génétique des populations et diversification des langues sur la planète, thèse défendue par L. Cavalli-Sporza principalement, suivi de quelques autres ?

Les langues obligent à conclure à un relativisme linguistique fondamental : elles obligent à dire ou empêchent de dire (Jakobson, Hagège), ou associent unité et diversité, qui aboutissent à des représentations diversifiées du monde. Rastier explore les conditions d'émergence du sémiotique et la constitution propre de l'*entour* humain (couplage *Umwelt-Welt*).

Sur l'essence du langage, une approche récente souligne la nécessité de distinguer entre langue et parole comme Saussure lui-même l'a avancé. S. Bouquet a montré comment les éditeurs du *Cours*, Bally et Sechehaye (le mari de la dame qui a écrit sur la psychothérapie de la schizophrénie et dont proviennent probablement les notes à partir desquelles le *Cours* a été rédigé), ont minimisé la part de la linguistique de la parole. Ils faisaient dire à Saussure que l'étude de la parole pouvait « à la rigueur » (*sic*) relever de la linguistique. Or un lecteur attentif du *Cours* comme Culioli observe que les transitions de l'une à l'autre sont nombreuses chez Saussure². L'un des traits les plus remarquables du génie de Saussure étant la distinction signifiant-signifié :

- Il postule qu'ils sont indissociables, contrairement à ce qu'a dit Lacan.
- Il emploie rarement le terme de « signifiant », lui préférant l'expression « figure vocale ».

Sa pensée distingue donc un plan des figures vocales (le signifiant) et un plan des concepts qu'il met en relation. Il décrira le domaine de la pensée linguistique qui devient celui de *l'idée dans le signe* ou celui de la *figure* qui devient *signe dans l'idée*.

1. *Ibid.*, p. 307.

2. A. Culioli, *Un linguiste devant les textes saussuriens*, Paris, L'Herne, 2003, p. 137-149.

La répartition proposée par S. Bouquet et F. Rastier entre un pôle logico-grammatical et un pôle rhétorique-herméneutique est éclairante. Cette considération a pour moi des conséquences importantes. L'interprétation analytique ne relève que peu de la polarité logico-grammaticale, tandis que le travail interprétatif est bien issu du pôle rhétorique-herméneutique, en droite ligne avec lui.

Comme le rappelle Rastier, la particularité des langues réside sans doute dans le fait de parler de ce qui n'est pas là : la zone distale¹. Elle reste spécifique de l'entour humain, d'où l'importance de la médiation symbolique qui rend compte des relations entre les trois zones. Je résume leur articulation complexe :

- 1 / zone identitaire ;
- 2 / zone proximale (adjacente) ;
- 3 / zone distale (étrangeté).

La principale rupture est entre 2 et 3 (*distale*), soit entre un monde obvie et un monde absent.

Notre hypothèse sera que l'ensemble du discours psychanalytique relève plus ou moins de l'absence. Tout ce qui y est énoncé est interprété en référence au transfert comme concernant quelqu'un d'autre dans une relation qui renvoie à l'ailleurs et à l'autrefois.

Je reviens à Rastier : « Trois facteurs favorisent la sortie du *hic et nunc* et l'institution d'une zone distale : l'élaboration d'images mentales et l'évocation de stimuli absents ; le rêve et les états de conscience altérée (hallucinations) ; enfin la fiction, qui décrit des domaines inaccessibles à l'expérience immédiate et les institue par là. »²

Le signe saussurien est placé sous le régime de l'absence ou de la coprésence³. On ne peut construire du récit qu'avec des symboles. Le signe saussurien permet un passage à l'absence et résulte d'une *distalisation*. Le substrat neuronal est constitué par le cortex préfrontal qui lie mémoire et anticipation-perception des objets absents.

« Ainsi, l'absence, entendue comme présence niée (en termes logiques), ou inhibée (en termes neuropsychologiques), reste au fondement de l'activité de langage (...) En cela, la négation précède l'affirmation... »⁴.

1. F. Rastier, *op. cit.*, p. 309.
 2. *Ibid.*, p. 312.
 3. *Ibid.*, p. 314.
 4. *Ibid.*, p. 315.

Le signe représente le concept et le concept représente le référent. Le statut du signe linguistique évoque l'objet transitionnel¹.

L'émergence du langage (« ... il n'existe pas de terme synthétique pour désigner l'émergence des cultures... »²) ne peut se concevoir « qu'au sein de l'évolution générale du sémiotique »³.

On peut dater les premières sépultures au paléolithique moyen, suivies de la révolution du paléolithique supérieur (40 000-10 000).

L'hominisation tend vers l'humanisation : fonctions symbolique, mythique, narrative (capacité de représentation) sont liées.

L'élaboration des techniques et leur transmission supposent l'usage du langage.

L'absence est peuplée de signes présents. Selon Jacques Cauvin, la sédentarisation vient *après* la « révolution symbolique », après les premières *représentations féminines*. En somme, la Déesse Mère est condition du développement de l'agriculture et non l'inverse.

« ... la pratique reflète l'idéologie... »⁴ Il y a sémiotisation générale de l'environnement. La conquête du distal s'affirme par le statut médiateur des signes (les parois des grottes sont une limite de l'au-delà, Jean Clottes).

L'écriture est référée à *l'histoire*. Un nouveau type de temporalité s'inaugure.

Le témoin du distal est le monde virtuel, c'est-à-dire le développement ultime et gigantesque de l'inscription pariétale.

Le patrimoine sémiotique détermine ou contraint le patrimoine génétique.

Nous voilà devant les deux démarches face à face. D'un côté, les gènes, le cerveau ; de l'autre, l'histoire, la culture. Toujours la confrontation du lobe frontal et de la dimension d'absence. En tant que psychanalystes, nous ne pouvons que savoir de quel côté penche la balance. Nous baignons dans l'absence et l'anticipation.

André Green
9, avenue de l'Observatoire
75006 Paris

1. *Ibid.*, p. 317.

2. *Ibid.*, p. 320.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 322.